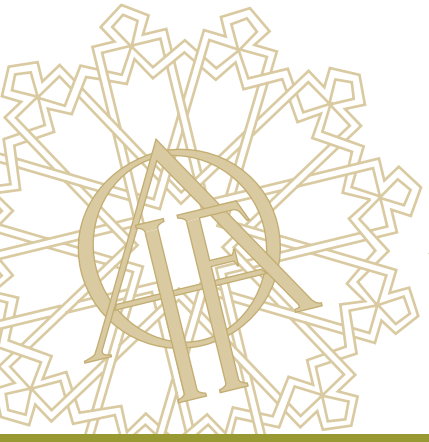
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 15 (1976), p. 359-398

Charles Vial

Panorama de la société égyptienne d’après trois autobiographies.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

PANORAMA DE LA SOCIÉTÉ ÉGYPTIENNE D'APRÈS TROIS AUTOBIOGRAPHIES

Charles VIAL
G.R.E.P.O.
AIX-EN-PROVENCE

Les autobiographies ne nous renseignent pas que sur leurs auteurs. Un écrivain qui entreprend de raconter sa vie est amené à se situer par rapport aux autres, à noter — au moins succinctement — les composantes sociales de son action. Aussi la lecture de ce genre d'œuvres fournit-elle des renseignements variés sur la société et l'époque considérées. En Egypte contemporaine les récits autobiographiques sont assez nombreux. Parmi les plus fameux nous en choisirons trois qui couvrent une période allant des années 1880 [1] à la moitié de ce siècle : *Ḥayātī* (1950) d'Aḥmad Amīn (1886-1954); *al-Ayyām* (I, 1929; II, 1939; III, 1964) de Ṭāha Ḥusayn (1889-1973); *Siǧn al-ʿumr* (1964) de Tawfīq al-Ḥakīm (né en 1898) [2].

Les apparences peuvent être trompeuses. C'est l'écrivain le plus âgé et mort le premier qui évoque les faits les plus récents puisque le récit d'A. Amīn s'achève sur des indications qu'on peut dater, comme le livre lui-même, de 1950. Au contraire le plus jeune, T. al-Ḥakīm, interrompt son récit vers 1930. Autre paradoxe : les mémoires les plus longs, ceux de Ṭ. Ḥusayn, correspondent à la durée la plus courte (des toutes dernières années du siècle dernier à 1919), sans oublier que plus du tiers du dernier volume de ces mémoires concerne la France et non l'Egypte et donc ne nous intéresse pas.

Ces trois écrivains ont bien des points communs. Ils sont tous issus de la classe moyenne, fils de fonctionnaires et aucun d'eux n'est devenu l'homme qu'il était appelé ou condamné à être. Son infirmité et sa première formation semblaient destiner Ṭ. Ḥusayn à avoir « sa » colonne à al-Azhar, rien ne prédisposait A.

[1] Certaines indications remontent même à une date antérieure.

[2] Les éditions suivantes ont été utilisées : *Ḥayātī*, 2e éd., Ādāb, Le Caire, 1952; *al-Ayyām* (= *Ayyām*), I et II : Maʿārif, Le Caire, 1953; III : Ādāb, Beyrouth, 1967; *Siǧn al-ʿumr* (= *Siǧn*), Ādāb, Le Caire, s.d.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Amīn, fils d'un correcteur à l'imprimerie de Būlāq, à devenir professeur d'université et T. al-Ḥakīm aurait dû poursuivre une carrière de magistrat. On a affaire au fond à la même trempe d'hommes : ambitieux, énergiques, avides de comprendre et d'apprendre. Ils ont jeté sur le monde qui les entourait un même regard, à la fois sympathique et critique, utilisant au besoin — dans le cas de Ḥakīm et d'Amīn — les souvenirs de leurs parents pour découvrir comment les leurs vivaient deux générations en amont. Leurs préoccupations sont identiques ou plutôt elles se situent dans la même sphère : les problèmes intellectuels, les choses de l'esprit (enseignement, affaires d'éditions, raisons ayant amené la composition de tel livre à tel moment, etc...).

Mais, chacun des trois hommes ayant sa personnalité propre et parlant de son expérience personnelle, il est normal que leurs témoignages ne soient pas identiques mais complémentaires. S'ils ont fini par élire domicile au Caire, seul parmi eux A. Amīn est né dans la capitale égyptienne [1] tandis qu'al-Ḥakīm est originaire de la région d'Alexandrie et Ṭ. Ḥusayn de Haute-Egypte. C'est évidemment dans *Siğn al-ʿumr* qu'il faut chercher des informations précises sur la vie et les problèmes des gens du spectacle tandis que *Ḥayātī* et *al-Ayyām* décrivent par le menu les conditions de vie et d'étude des étudiants d'al-Azhar. Alors que deux de ces autobiographies ont un indéniable cachet littéraire, l'œuvre d'A. Amīn apparaît plus modeste, tout à fait à l'image de l'auteur. Celui-ci ne saurait rivaliser avec le sens du tragique de l'un ou l'humour de l'autre. Il se contente de témoigner en toute simplicité, naïvement. Chose curieuse : si ces hommes — et bien d'autres nés au siècle dernier — ont conscience d'avoir connu une époque charnière pour leur pays, il est le seul à le dire :

« Pourquoi n'écrirais-je donc pas l'histoire de ma vie ? Mon autobiographie peut fort bien représenter un aspect de notre génération, décrire l'un de nos modes de vie. Elle pourra être utile au lecteur aujourd'hui, à l'historien demain » [2].

Il avoue ne pas avoir saisi *le* moment où tout a changé. Cela s'est fait brusquement, en un clin d'œil; du jour au lendemain il constate la fin du pouvoir patriarcal

[1] Il était enfant quand ses parents se sont fixés dans le quartier de Ḥilmiyya, après avoir fui la province de Buḥayra où ils étaient paysans dans des circonstances dont on parlera plus loin.

[2] Amīn, *Ḥayātī*, 6.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans son foyer [1] comme il avait découvert un beau matin l'installation de l'eau courante dans son quartier [2]. Incapable de dater les étapes du bouleversement qu'ont connu les modes de vie et de pensée, il ne manque pourtant pas de repères évidents. Alors que son fils, étudiant en Angleterre, circule allégrement dans toute l'Europe, lui-même, à peu près au même âge, appréhendait de devoir quitter Le Caire pour Ṭanṭā où il venait d'être nommé instituteur :

« ... Je n'avais jamais pris le train ni vu les Pyramides. Mon univers se résumait à ce qui se trouvait entre ma maison et al-Azhar » [3].

Mais les progrès techniques, les apports de la civilisation moderne, ne sauraient faire oublier le prix qu'ils ont coûté. Tout un monde où il faisait bon vivre a disparu et le vieil homme qui l'a connu tire de ses souvenirs un amusant sentiment de supériorité vis-à-vis de ces jeunes qu'il envie tant par ailleurs :

« Puis j'ai vu les échanges commerciaux entre habitants du quartier et vendeurs au marché, les rites pratiqués à la mosquée, les bains où se rendaient hommes et femmes. Tout cela constituait des leçons pratiques, des expériences précieuses qu'on ne saurait sous-estimer. Si je me compare, moi qui ai profité de ces expériences dans ma ruelle, avec mes enfants au même âge et élevés autrement — ne connaissant pas et ne fréquentant pas de voisins, incapables d'observer les relations que j'ai dites — je mesure la grande différence qui sépare notre éducation et la leur, ... la richesse de notre lexique et la pauvreté du leur, combien nous connaissons le fond de notre peuple et combien ils l'ignorent » [4].

Afin de tirer le meilleur parti possible de la documentation que nos auteurs mettent à notre disposition, nous la distribuerons suivant des rubriques assez générales.

CLASSES SOCIALES

Il est inutile de chercher ici une présentation systématique de la hiérarchie sociale. Des notations parfois rapides mais souvent substantielles nous permettent cependant de nous représenter l'échelle des valeurs de notoriété et de pouvoir.

(1) *Op. cit.*, 33-34.
(2) *Op. cit.*, 21.
(3) *Op. cit.*, 69.
(4) *Op. cit.*, 42.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

1. — La classe dirigeante.

De toute évidence le haut du pavé est tenu par les étrangers. La classe dominante est importée. Deux strates la constituent : les Turcs et les Européens. Les premiers doivent être compris au sens large (en y joignant Circassiens et Albanais notamment). Dans la ruelle du quartier populaire d'al-Ḥilmiyya où A. Amīn a passé son enfance, un seul représentant de cette « aristocratie » habite : sa peau blanche et son teint rose montrent assez qu'il est d'une essence particulière; il possède une calèche tirée par deux chevaux qui l'emmène au tribunal *šarʿī* où il est Procureur; il en impose à tout le voisinage, des légendes circulent sur sa richesse et son avarice :

« C'était le tyran de notre rue, au même titre que mon père chez moi et les dirigeants dans les services gouvernementaux » [1].

Il est des circonstances où les Egyptiens mesurent physiquement que les princes qui les gouvernent sont différents. Ṭ. Ḥusayn vient de soutenir sa thèse avec succès à l'Université du Caire qui a ainsi décerné le premier doctorat de son histoire. Le Khédive tient à féliciter le lauréat qu'il convoque à son palais d'Alexandrie. Le jeune homme s'y rend, en compagnie du chef de cabinet khédivial : Šafīq Pacha. L'entrevue lui semble plus agréable qu'il ne croyait car le souverain est simple et de bonne humeur. Mais, après avoir échangé quelques mots avec lui,

« ... le Khédive se détourna et se mit à converser avec Šafīq Pacha, tenant en turc des propos tout à fait incompréhensibles pour le jeune homme » [2].

L'Europe a elle aussi envoyé à l'Egypte de la graine de seigneurs. Le 26 avril 1913 A. Amīn est bien près de ressentir les atteintes de ce sentiment d'infériorité bien particulier que l'on devait nommer par la suite « le complexe du Ḫawāga » dans le train du Ṣaʿīd qui l'emmène vers les oasis de Ḫārga : il se lamente de devoir aller occuper son poste de juge dans cette région déshéritée, laissant famille et amis au Caire; pour tromper son ennui il regarde le désert par la fenêtre :

« Peu de temps avant d'arriver à Ḫārga je passai près des installations d'une société anglaise créée pour exploiter le sol des oasis. Je vis deux Anglais debout en plein soleil

[1] Amīn, *Ḥayātī*, 35. — [2] Ḥusayn, *Ayyām*, III, 106.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui dirigeaient les travaux. Je me dis : « Ces hommes qui viennent de la froide Angleterre dans ces Oasis torrides à la recherche d'un gain et en espérant réussir, mèneraient une vie gaie et insouciante alors que toi qui te rends d'une ville égyptienne dans une autre ville égyptienne que moins d'un jour sépare tu en pleurerais de chagrin ? » J'en eus honte et réalisai alors parfaitement pourquoi ils réussissaient alors que nous échouions, pourquoi ils étaient riches et nous pauvres. Je fis serment de ne plus me laisser aller de la sorte » [1].

Notre homme a opéré un salutaire rétablissement de son humeur et échappé, in extremis, au fameux complexe. Un peu plus tard il a l'occasion de toucher du doigt le processus de l'exploitation de type colonial : « un Européen » vient acheter à 20 piastres le quintal une plante médicinale qui pousse près des oasis. A quel prix sera-t-elle proposée aux laboratoires pharmaceutiques d'Europe ? [2].

Encore s'agit-il là de réflexions émises à une date relativement récente où le mythe de l'étranger infaillible et omniscient est sérieusement remis en question. T. al-Ḥakīm nous rappelle utilement qu'à la fin du siècle dernier il en allait autrement :

« C'était l'époque de Cromer. Tous les nouveaux arrivants en Egypte se considéraient comme nos maîtres ou appelés à le devenir.

Mon oncle racontait qu'un jour il était assis avec des amis quand vint le trouver un cireur de chaussures qui était un immigrant. Lorsqu'il eut achevé son office mon oncle lui remit, avec son salaire, sa carte de visite, et lui dit le plus sérieusement du monde : « Voici mon nom et mon adresse pour que tu te souviennes de moi et m'accordes un peu d'attention quand tu seras devenu dans notre pays un homme puissant, riche et haut placé » [3].

Tous les rouages de l'Etat se trouvent aux mains des Anglais. Pendant la première guerre mondiale le contrôle qu'ils exercent dans les diverses administrations se resserre encore : le père de T. al-Ḥakīm, juge à Maḥalla al-Kubrā, verra son avancement retardé pour n'avoir pas rendu le verdict que les occupants attendaient de lui [4].

[1] Amīn, *Ḥayātī*, 125-126.
[2] *Op. cit.*, 133.
[3] Al-Ḥakīm, *Siğn*, 17.
[4] *Op. cit.*, 46-48.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

2. — Les autres classes [1].

Plutôt que des classes à proprement parler, ce sont des catégories socio-professionnelles qui nous sont présentées. La division entre ruraux et citadins vient aussitôt à l'esprit de nos auteurs occupés à préciser leurs origines. A les lire on découvre que si les seconds procèdent évidemment des premiers, le processus de passage d'un groupe dans l'autre peut être très différent. A. Amīn est d'ascendance paysanne aussi bien du côté paternel que du côté maternel. C'est parce qu'ils étaient pressurés d'impôts et astreints à la corvée que les parents de son père ont préféré abandonner leurs six hectares de Sumuḫrāṭ (Baḥriyya) et déménager « à la cloche de bois »; ils se fixent au Caire, dans le quartier d'al-Manšiyya, le plus populaire de la capitale, avec celui de Būlāq [2]. Dans ce cas précis, qui n'est pas exceptionnel [3], la citadinisation des ruraux est en quelque sorte la carte forcée. Au contraire, à une époque plus récente et sans doute dans des conditions différentes, l'idée d'une promotion par l'enseignement — et donc par la ville — se fait jour dans les esprits. C'est ce que constate T. al-Ḥakīm. Sa mère est turque (ou persane ou albanaise), mais son père est de souche égyptienne paysanne et s'il est devenu magistrat, son propre père, lui, avait dû rester attaché à la terre et le regrettait :

« L'idée d'apprendre, de poursuivre ses études, rencontrait l'opposition de la plupart des pères, en ce temps-là. Ils voulaient que leurs enfants restent à la terre et la cultivent. Mais mon père disait du sien que c'était un homme éclairé, qu'il avait fréquenté al-Azhar, été condisciple de Muḥammad ʿAbduh dans les débuts, qu'ensuite il était revenu au village cultiver la terre héritée de ses ancêtres et que, sans ces *feddān*-s qui lui étaient échus, il aurait continué à étudier comme son ancien et illustre condisciple » [4].

Un tel homme ne pouvait donc empêcher longtemps son fils de satisfaire son goût pour l'étude. A partir du moment où il parviendra à s'inscrire en droit l'ultime résistance paternelle cesse :

« ... il voulait voir l'un de ses fils accéder au pouvoir (*min al-ḥukkām*) » [5].

[1] Jusqu'au règne d'Ismāʿīl il y avait des esclaves en Egypte. Un seul de nos auteurs, notant que certains domestiques sont d'anciens esclaves, est amené à évoquer — en quatre lignes — les marchés d'esclaves de jadis, au Caire. Cf. Amīn, *Ḥayātī*, 34.

[2] Amīn, *Ḥayātī*, 12-14.

[3] Cf. notamment T. Ḥusayn, *Šağara al-bu's*, Maʿārif, Le Caire, 1956, p. 12.

[4] Ḥakīm, *Siğn*, 32-33.

[5] *Op. cit., ibid.*

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Si la ville favorise parfois les brillantes carrières, elle est peuplée surtout de familles modestes ou pauvres. A. Amīn présente ce panorama de sa ruelle natale : une seule famille aisée (le notable turc déjà vu), dix appartenant à la « classe moyenne » et vingt à la « classe inférieure » — selon ses propres termes que l'on pourrait remplacer par ceux de « petite bourgeoisie » et « artisans ». En effet les premiers sont des petits fonctionnaires, petits rentiers qui gagnent de sept à douze livres par mois tandis que chez les seconds l'on compte un maçon, un étameur, un tailleur, un cuisinier, le patron d'un petit café, un marchand ambulant — et notons que dans cette dernière catégorie aucune mention n'est faite du revenu. Selon notre auteur ces deux « classes » se différencient surtout par leur comportement social. C'est ainsi que dans la classe moyenne on mène une existence modeste mais décente; on envoie ses enfants à l'école, on veille en famille (on écoute le Coran, des contes, on échange des anecdotes, on fait de la musique — distractions qui rappellent finalement celles de la famille de l'« aristocrate » turc). Les artisans, eux, ont des familles nombreuses (de six à dix enfants); leurs enfants, abandonnés à eux-mêmes, ne vont pas en classe et « feront le métier de leur père » tandis que leurs femmes « s'asseyent parfois sans voile devant leur porte et souvent se querellent en échangeant des insultes abominables » [1].

Un autre critère utilisé incidemment par A. Amīn pour classer les Egyptiens est la religion. Au cours de son voyage en Haute-Egypte, il fait état dans son carnet de route de sa rencontre avec le gouverneur d'Assiout, homme antipathique, imbu de lui-même, qui, dans le salon où il se trouve, pérore sur « la comparaison entre les Coptes et les Musulmans à Assiout ». Aucune des personnes présentes ne fait la moindre remarque et l'auteur du journal livre lui aussi sans aucun commentaire l'opinion de ce haut personnage :

« Il dit que les Coptes étaient plus sérieux, plus travailleurs, plus économes, qu'ils faisaient plus souvent faire des études à leurs enfants et étaient plus réceptifs à la civilisation moderne, que les Musulmans devaient s'inspirer de leur exemple et se prendre en charge comme il se doit » [2].

[1] Amīn, *Ḥayātī*, 36. Noter que l'absence de voile connote à cette époque la « vulgarité » dans les deux sens : extraction et comportement.

[2] *Op. cit.*, 124-125.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les classes d'un train font irrésistiblement penser à celles de la société et l'on ne s'étonne pas de voir le malicieux Ḥakīm se livrer à une brillante improvisation sur ce thème. Chaque jour il prend le tortillard dit « train du Delta » pour aller en classe à Damanhūr, ville distante de dix kilomètres du petit village où ils habitent, et en revenir le soir. Ce train se signale par sa saleté : moutons, chèvres et volailles y prennent place avec leurs propriétaires lourdement chargés de toutes sortes de paniers. En dehors de ces wagons bondés un seul compartiment décent dit « compartiment de première classe » :

« Ce n'était en réalité qu'une partie de wagon de troisième dont il ne différait guère. Il n'y avait pas de seconde classe. Pourquoi ? Je l'ignore. Peut-être parce qu'à la campagne — selon eux — il n'existe que deux sortes de gens, soit le paysan soit l'être humain (*banī Adam*) c'est-à-dire l'homme propre. Celui-ci n'est pas nécessairement préfet ou juge ou notable ... il suffit qu'il soit garde-champêtre ou adjoint au maire ou téléphoniste ou n'importe quel individu ayant l'air un peu évolué, capable de déplier un journal, d'incliner son bonnet, de porter une robe nette et des chaussures vernies ou de teinte criarde ... A condition qu'il soit simplement propre, un tel homme sera digne de monter en première » [1].

Avec Ṭ. Ḥusayn nous passons à une symbolisation verticale de la hiérarchie sociale. L'immeuble où il habite au début du siècle, non loin d'al-Azhar dont il suit l'enseignement, ne compte que deux étages. Aucun étudiant au premier qui semble réservé à « un mélange d'ouvriers et de commerçants » [2] tandis que les Azharites — étudiants et professeurs — logent dans des chambres du second ainsi, d'ailleurs, que deux familles persanes [3]. Ayant ainsi situé les locataires, l'auteur fait deux constatations. La première concerne le niveau de vie des uns et des autres. Même si personne n'est très fortuné ici, le frère de Ṭāha et ses amis passent pour des privilégiés, eux qui peuvent s'offrir un modeste banquet qu'ils confectionnent eux-mêmes, chaque vendredi, à partir notamment des provisions que leurs familles leur envoient de la campagne.

« Assurément certains de leurs condisciples de l'étage étaient trop pauvres pour pouvoir cuisiner comme eux. Assurément ces ouvriers habitant l'étage au-dessous

[1] Ḥakīm, *Siğn*, 114-115.
[2] Ḥusayn, *Ayyām*, II, 5.
[3] *Op. cit.*, 6.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

n'avaient pas non plus les moyens de se régaler et de régaler leurs femmes et leurs enfants d'un tel repas et sans doute leurs femmes, ainsi frustrées, murmuraient-elles de dépit. Et il est plus que probable que ces insatisfaits — qu'ils fussent étudiants ou ouvriers — trouvaient à humer ces odeurs qui emplissaient l'immeuble le vendredi une délectation douloureuse ou une douleur délectable » [1].

L'autre constatation, très fine, à laquelle est conduit le narrateur, touche au regroupement inattendu d'éléments a priori disparates. Une famille en provenance de Haute-Egypte vient habiter l'étage des Azharites — avec lesquels d'ailleurs elle ne se lie aucunement — alors que sa place, semble-t-il, eût été logiquement avec la population laborieuse du premier. La raison est pourtant simple : c'est parce qu'ils sont étrangers que les nouveaux venus ne se sont pas arrêtés à l'étage au-dessous :

« Les locataires du deuxième étaient tous étrangers : un cheikh d'Alexandrie, deux Persans, des étudiants et des professeurs venus des quatre coins de l'Egypte. Il n'était donc pas surprenant que cette famille étrangère réside auprès de ces étrangers. Les ouvriers et commerçants qui habitaient le premier, en revanche, étaient tous soit cairotes d'origine soit domiciliés au Caire depuis si longtemps qu'ils s'étaient assimilés aux autochtones, et en avaient adopté le langage et les coutumes » [2].

L'hypothèse apparaît plausible en effet. En définitive la différence de classes — dont on a vu le flou — semble moins bien perçue, au début du siècle en tout cas, que la différence ethnique. La notion d'étranger est très relative mais l'esprit de corps, *ʿaṣabiyya,* lui, se manifeste avec beaucoup de détermination, voire de violence, les témoignages que nous examinons en font foi. Dans un milieu composite par définition comme al-Azhar, on nous montre, non sans humour, la solidarité agissante qui lie les étudiants venus des différentes provinces égyptiennes et les pousse à brandir leurs chaussures pour voler au secours d'un « compatriote » en difficulté [3]. Mais chaque quartier du Caire réagit de la même façon vis-à-vis du quartier voisin. Des bagarres opposent des bandes rivales « composées de jeunes apprentis artisans » — par exemple celle d'al-Manšiyya contre celle

[1] Ḥusayn, *Ayyām,* II, 50.

[2] *Op. cit.,* 81.

[3] Cf. la *ʿaṣabiyya* des Ṣaʿīdiens sur laquelle le jeune Azharite sait pouvoir compter et celle des Baḥriens dont il manque être victime in *Ayyām,* II, 137, 138.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'al-Ḥusayniyya — qui se donnent rendez-vous à al-Muqaṭṭam pour en découdre! Et quand le sort des armes vous est contraire, il reste la ressource d'intercepter le premier cortège nuptial de l'« ennemi » pour prendre sa revanche [1].

VIE ÉCONOMIQUE ET PROFESSIONNELLE

Comme nous le remarquions en commençant, les préoccupations de nos trois auteurs sont plutôt d'ordre intellectuel. Ce seront donc les métiers et les activités ayant un rapport plus ou moins direct avec la pensée et la culture qui appelleront de leur part les remarques les plus nombreuses et les plus précises.

Il ne faut pas oublier cependant que les hasards de l'existence peuvent amener des découvertes inattendues. Sans un voyage au Ṣaʿīd, nécessité par des raisons professionnelles et qui resta unique, semble-t-il, A. Amīn ne se fût sans doute pas intéressé à l'agriculture. Or, saisissant l'occasion, le voici qui donne [2] une monographie sur les oasis de Ḫārga où l'on trouve des notes brèves mais précises concernant le nombre des habitants, les cultures pratiquées, le système de captage des nombreuses sources, la médiocre qualité de la construction. Nous retiendrons surtout de cette fiche de voyage que tous les porteurs d'eau sont aveugles dans ces oasis. Les rapports de T. al-Ḥakīm avec la campagne sont normalement plus étroits et pourtant son autobiographie ne nous apprend rien de la vie paysanne [3]. En revanche son ascendance maritime (les deux maris de sa grand'mère maternelle étaient pilotes portuaires) nous vaut ces indications intéressantes sur les associations de marins :

« Les pilotes ... achetaient leurs embarcations avec leurs ressources propres mais en association et ils partageaient entre eux les revenus de leur travail au prorata des parts (actions ?) qui étaient distribuées à la famille à la mort de son chef » [4].

[1] Cf. Amīn, *Ḥayātī*, 39-40.

[2] *Op. cit.*, 127-128.

[3] Contrairement à son roman *ʿAwda al-rūḥ* où d'ailleurs la part « autobiographique » est importante.

[4] Ḥakīm, *Siǧn*, 19-20. Bien que ces pilotes soient appelés *būġāziyyūn* (gens du Bosphore) on peut supposer qu'ils vivaient en Egypte puisque l'auteur nous dit que son grand-père maternel avait été traité de rebelle par le khédive pour sa collusion avec ʿUrābī.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

1. — Le petit commerce.

Mais de tels aperçus sont exceptionnels. Les petits commerces des quartiers pauvres ont retenu, eux, l'attention de nos narrateurs et notamment celle de Ṭ. Ḥusayn. En quelques pages consacrées à décrire l'itinéraire qu'il parcourait au moins deux fois par jour entre sa chambre et al-Azhar, il nous donne une idée assez précise des boutiques les plus caractéristiques d'un genre de vie qui s'est perpétué à bien des égards. On ne s'étonnera pas que le jeune aveugle soit particulièrement sensible aux informations que lui donne son odorat et, par exemple à l'existence d'une gargote toute proche. Les odeurs qui en émanent ne sont guère ragoûtantes mais les clients habituels de ce genre d'établissement (« les étudiants, ceux qui travaillent de leurs mains et portent sur leur dos et sur leur cou » [1]) ne peuvent se permettre de faire la fine bouche.

Certaines boutiques proposent toutes sortes de marchandises. Celle du Ḥāǧǧ Fayrūz en est un exemple : d'abord le Ḥāǧǧ rend de menus services aux étudiants comme leur prêter un peu d'argent ou leur servir de boîte aux lettres; et puis il tient à la disposition de ses clients des fèves accommodées de diverses façons le matin tandis que le soir il offre du fromage, des olives, de la pâte de sésame (*ṭaḥīna*), de la mélasse de canne à sucre et, « pour les plus riches », des boîtes de thon et de sardines; enfin

« quand la nuit avançait il lui arrivait de vendre à certains des choses qu'on ne nommait ni ne mangeait, dont on parlait en chuchotant et qu'on se disputait furieusement » [2].

Dernière indication : les pâtisseries-confiseries sont particulièrement nombreuses aux abords de la mosquée de Ḥusayn et la plupart sont tenues par des Syriens [3].

2. — Traitements et appointements.

Les métiers particulièrement notés, disions-nous, sont ceux qui ont quelque rapport avec la connaissance. Le maître du *kuttāb* qui apparaît si souvent dans

[1] Ḥusayn, *Ayyām*, II, 11.

[2] *Op. cit.*, 8, 9. On peut supposer que les choses mystérieuses dont il est question ici sont des aphrodisiaques. Cf. *Ayyām*, II, 61.

[3] Ḥusayn, *Ayyām*, II, 13.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

la littérature, est un élément essentiel de cette société. Sa profession n'est apparemment pas très lucrative puisqu'il n'a pas d'appointement fixe. Il vit des dons que lui apportent ses petits élèves ou leurs parents et essaie d'exploiter son adjoint, le *ʿarīf* [1]. Il en résulte qu'il est très près de ses sous et même avare. Parfois cependant il trouve des à-côtés intéressants : quelle aubaine quand un fonctionnaire nouvellement installé au village lui donne dix piastres par mois pour venir lui réciter le Coran à domicile chaque jour [2] !

Il faut savoir multiplier ses activités pour vivre en ce temps-là. Même un fonctionnaire aussi imposant qu'un professeur d'al-Azhar est amené à travailler également comme *imām* dans deux autres mosquées (dont celle d'al-Šāfiʿī) pour se faire un mois de douze livres or. Au moment où A. Amīn nous renseigne ainsi sur la situation matérielle de son père, il se rappelle soudain que le papier-monnaie fit son apparition alors qu'il fréquentait l'école primaire et que ce mode de paiement ne fut adopté qu'après beaucoup de résistance, surtout de la part des gens âgés [3].

Les maîtres d'al-Azhar n'avaient pas les moyens de devenir riches. Leur traitement mensuel pouvait aller de 75 piastres à 100 et au plus 150 suivant la mention que leur thèse (*ʿālimiyya*) avait obtenue [4].

3. — Le livre, le théâtre.

Ainsi que le papier-monnaie, le livre apparaît comme une innovation relativement moderne. D'autre part il est cher. Par économie, les étudiants d'al-Azhar — pour ne parler que d'eux — copiaient eux-mêmes les ouvrages dont ils avaient besoin. C'est notamment le cas du père d'A. Amīn dont l'écriture était très belle et qui ne voulait pas que ses études coûtent trop à son frère aîné qui l'élevait. A sa mort, son fils fera don de ses manuscrits (traités de grammaire et de *fiqh* šafiʿite surtout) à la Bibliothèque Nationale égyptienne [5].

Même lorsque le livre imprimé entre dans les mœurs il n'est pas assuré d'une grande diffusion. En effet le public est encore limité, et le mode d'édition très

[1] Ḥusayn. *Ayyām*, II, chap. 9.
[2] *Op. cit.*, 113.
[3] Amīn, *Ḥayātī*, 21-22.
[4] Ḥusayn, *Ayyām*, II, 143-144.
[5] Amīn, *Ḥayātī*, 15.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

artisanal. Deux collègues du père de T. al-Ḥakīm ont traduit du français un livre de morale et une pièce de théâtre.

« Chacun d'eux avait remis à mon père quelques dizaines d'exemplaires [de son livre] pour qu'il aide à les diffuser. En effet il n'existait pas alors d'éditeurs ou de maisons d'édition, l'auteur ou le traducteur s'occupait lui-même d'imprimer et de distribuer son œuvre. Je trouvais des piles de ces livres que mon père n'avait pu écouler, entassés dans une pièce abandonnée » [1].

Ces débuts de l'édition présentent les deux inconvénients opposés. D'une part des greniers recèlent des invendus de valeur, telle cette traduction de « l'Esprit des lois » de Montesquieu réalisée par l'un des meilleurs esprits de l'époque, Fatḥī Zaġlūl [2]. D'autre part il ne reste aucune trace des traductions du répertoire théâtral européen qui ont été montées et jouées par Georges Abyad [3].

Il existe pourtant une littérature populaire. Des colporteurs alimentent la campagne de livres de magie [4] tandis que vers 1910 les enfants qui ont une douzaine d'années comme T. al-Ḥakīm à l'époque préfèrent à la lecture des *muʿallaqāt* antéislamiques celle des romans d'aventures que des écrivains syriens ont mis en un arabe à la fois correct et attrayant [5]. Pour la somme modique de 5 piastres par mois, certaines librairies prêtaient à leurs « abonnés » autant de livres qu'ils pouvaient en lire (« Rocambole », romans d'Alexandre Dumas) [6].

La littérature égyptienne proprement dite, en ce début de siècle, apparaît indécise entre une tradition encore puissante — en poésie et dans les compositions en prose rimée — et des idées modernes qui amènent les écrivains à traiter principalement de politique et de questions sociales. L'œuvre d'imagination proprement dite n'en est encore qu'à ses débuts. Dans ce contexte, la situation des hommes de lettres n'est guère reluisante. Certains tentent leurs chances dans la composition théâtrale en espérant ainsi sortir de l'anonymat. Mais ils ne sont pas assurés de voir honorer leurs droits d'auteurs par les patrons de salle. Cette mésaventure arrive à al-Ḥakīm qui apprend qu'une pièce de lui va être montée la saison

(1) Ḥakīm, *Siğn*, 110.
(2) *Op. cit.*, 152.
(3) *Op. cit.*, 154.
(4) Ḥusayn, *Ayyām*, I, 97.
(5) Ḥakīm, *Siğn*, 106.
(6) *Op. cit.*, 129.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

prochaine par les ʿUkkāša sans qu'on lui ait rien dit de ce projet ni payé quoi que ce soit. D'habitude la spoliation n'est pas aussi complète :

« Zakī ʿUkkāša se comportait avec les auteurs comme s'ils n'eussent pas existé, s'en souciant comme d'une guigne. Aucun d'eux n'avait jamais refusé la somme qu'on lui proposait ni demandé à reprendre sa pièce. Nous nous soumettions toujours, acceptant n'importe quoi : il nous suffisait de voir nos pièces jouées. Nous étions tous des amateurs besogneux. Si nous attendions un salaire ce n'était pas tellement pour sa valeur intrinsèque mais parce qu'il présentait au moins l'avantage de nous donner l'impression que nous existions, de rehausser notre prestige à nos propres yeux, de nous faire croire que nous faisions œuvre sérieuse et utile » [1] ... « Il était passé maître dans l'art de remettre sans cesse le cachet qu'il devait aux pauvres auteurs et aux pauvres compositeurs que nous étions... Il donnait à l'auteur d'une pièce au maximum 30 livres égyptiennes, 50 dans les cas très exceptionnels. Mais sur le livre de comptes il inscrivait avoir donné 200 L.E. Et la différence, naturellement, allait dans sa poche. Tout le monde savait qu'à la fin de sa vie il avait amassé une coquette fortune » [2].

L'indélicatesse du personnage ne doit pas nous empêcher de reconnaître l'importance historique de sa troupe. C'est en 1921 que le banquier Ṭalʿat Ḥarb, fondateur de la Bank Miṣr, introducteur du capitalisme moderne dans son pays, finance la fondation du théâtre de l'Ezbakiyya et confie aux frères ʿUkkāša le soin d'y promouvoir un théâtre égyptien vivant où les droits de la langue arabe et de la mentalité locale seraient préservés [3]. Al-Ḥakīm ne porte pas dans son cœur, nous l'avons vu, le plus jeune des ʿUkkāša, Zakī, qui était non seulement directeur de la troupe, mais aussi acteur principal monopolisant les rôles vedette :

« ... il était l'homme au diamant scintillant qu'il arborait à son doigt en toute occasion, pour attirer le regard des spectatrices dissimulées derrière les tentures à allure de moustiquaires qui fermaient les *baignoires* [4]. Il tenait même à conserver sa bague quand il jouait le rôle du mendiant dans « Les deux orphelines », faisant alors de grands gestes pour que la pierre brille tandis qu'il fredonnait : « Charité, Messeigneurs, charité ! » [5]

En réalité le théâtre égyptien connaît un boom spectaculaire pendant une dizaine d'années. Autour de 1930 son déclin est manifeste, sans que la crise mondiale

[1] Ḥakīm, *Siğn*, 215.
[2] *Op. cit.*, 181.
[3] *Op. cit.*, 177-178.
[4] Mot transcrit du français dans le texte.
[5] *Op. cit.*, 180.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de 1929 en soit la cause déterminante. Constatant à son retour de France que toutes les troupes théâtrales disparaissent l'une après l'autre, al-Ḥakīm se rend compte que les esprits ont changé et que tous les genres littéraires — théâtre excepté — connaissent un grand développement.

« Emergent les noms de T. Ḥusayn, Haykal, al-ʿAqqād, al-Māzinī. Ils ne sont plus des écrivains obscurs, falots, perdus au milieu des étoiles de première grandeur qui régnaient au ciel de la poésie, de la prose, du théâtre, avant mon départ pour l'Europe. C'est maintenant leur tour de briller de tous leurs feux à l'horizon de la politique *puis* de la littérature. C'est que ces jeunes gens ont fait leurs premières armes dans la presse politique et ont grandi avec elle. Comme, par formation et par goût, ils étaient poètes et écrivains, ils ont profité de l'occasion pour faire une place à la poésie et à la littérature. Ils écrivaient l'article politique qu'on attendait d'eux puis subtilisaient au bénéfice de leur marotte littéraire une page ou quelques colonnes. Ces textes ne présentaient parfois aucun intérêt pour les hommes politiques ou les directeurs de journaux membres de partis mais ils se laissaient faire, en reconnaissance des articles politiques [déjà fournis]. Au contraire les auteurs dramatiques avaient disparu en même temps que le théâtre » [1].

VIE QUOTIDIENNE

On s'attend à ce que la documentation soit très abondante sur ce point. Et en effet nos auteurs parlent de leur existence familiale, de ce qui a frappé leur attention dans leur quartier. Cependant leurs observations manifestent un grand déséquilibre. L'enfance, les années d'études, les souvenirs de confidences faites par les anciens constituent des moments privilégiés où ces observateurs se sont regardés vivre et se sont intéressés à la vie des autres, alors qu'ils sont assez peu portés à la même curiosité à l'âge adulte. On remarquera d'autre part que chaque écrivain a ses sujets de prédilection qu'il traite au détriment des autres : al-Azhar pour Ḥusayn et Amīn, le théâtre pour Ḥakīm.

1. — Famille.

La première impression qui se dégage des souvenirs relatifs à ce sujet est celle de l'extrême complexité des situations familiales, surtout dans le cas de T. al-Ḥakīm. Du moins celui-ci raconte-t-il d'un ton badin les tribulations de ses

[1] Ḥakīm, *Sīǧn*, 265.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ancêtres et c'est une version dédramatisée des faits qu'il nous livre. Ainsi sa grand'mère veuve avec deux enfants se remarie avec son beau-frère, veuf lui aussi. Ses filles sont insupportables et lorsque leur beau-père les gronde, elles s'enfuient dans la rue en hurlant : « Le mari de maman m'a frappée! le mari de maman m'a frappée! » [1]. Et les voisins de s'apitoyer : « Evidemment. Un parâtre. Et que pourrait-on attendre de bon d'un parâtre! » [1]. Il semble que cette épouse était avant tout mère puisque au mariage de sa fille aînée elle passait plus de temps chez celle-ci que dans son propre foyer si bien que son mari la répudia. Et l'auteur de commenter malicieusement :

« Pendant toute mon enfance j'ai entendu ma mère et ma grand'mère (la répudiée) me présenter la tragédie de ce divorce comme s'il se fût agi de celle du meurtre de Ḥusayn à Karbalā' » [2].

Avec la répudiation, la polygamie figure également en bonne place dans l'album de souvenirs de famille.

« Mon père était pauvre. Il ne pouvait compter que sur son traitement qui était modeste en ce temps-là. Bien sûr son père possédait 80 *feddan*-s à Ṣafṭ al-mulūk, province de Buḥayra mais aussi — ce qui limitait les espérances — quatre épouses à charge, sans compter les répudiées. Et chacune — épouse ou répudiée — avait de lui des enfants qui, mis ensemble, faisaient un joli nombre. Il racontait que le polygame, à la campagne, ne reconnaissait pas ses enfants, ne savait pas les distinguer l'un de l'autre. Quand, assis sur la *maṣṭaba*, il voyait passer l'un d'eux, petit ou grand, il lui demandait : « Tu es le fils de qui, gamin ? ». L'enfant répondait, [nommant sa mère] ... Il n'y avait d'autre moyen de faire le tri dans la progéniture que les vêtements. S'ils étaient amples et bien coupés il s'agissait des enfants d'une épouse nouvelle. Mais quand les robes ne parvenaient pas à cacher les genoux il s'agissait à coup sûr d'enfants d'anciennes épouses. Le chef de famille à la campagne arrivait les jours de fête avec un coupon de tissu qu'il remettait à la nouvelle épouse favorite en lui disant qu'il était destiné à la collectivité. La femme commençait par elle et ses enfants, prélevait l'étoffe qu'il lui fallait et abandonnait le reste aux autres épouses » [3].

Peut-on dire que l'influence d'une telle conception de la famille s'est perpétuée même à une époque où le « foyer » acquiert une véritable signification? Cela

[1] Ḥakīm, *Siğn*, 21-22.
[2] *Op. cit.*, 25.
[3] *Op. cit.*, 31-32.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

expliquerait qu'aucun de nos trois auteurs ne dit avoir eu une enfance heureuse. Aḥmad Amīn mesure bien ses mots pour cerner le plus exactement possible le souvenir qu'il garde de cette lointaine période :

« Notre foyer était calme, paisible, heureux d'un bonheur négatif, je veux dire un bonheur exempt de souffrances. Pour ce qui est du bonheur positif avec joie, pétulance, rire et autres marques de réjouissance, nous l'ignorions à peu près totalement » [1].

Il est vrai que les adultes semblent s'ingénier à jouer les rabat-joie. Le père d'A. Amīn ne plaisantait guère et celui de T. al-Ḥakīm exige de son fils qu'il partage son propre goût pour les odes antéislamiques[2]. Mais c'est Ṭāha Ḥusayn, jeune enfant condamné à la nuit totale, qui réagit le plus vivement à l'absence de tendresse dont ses parents faisaient preuve à son égard. Le surprenant, couperet à la main et cou en sang, sa mère ne soupçonne même pas qu'il a maladroitement tenté de se supprimer, elle le soigne sans douceur, lave sa plaie sans ménagement puis l'abandonne à son coin et à ses ténèbres comme si rien ne s'était produit [3]. Il reproche à ceux qui l'ont mis au monde de ne pas être patients avec lui, de le traiter sans ménagement malgré son infirmité [4]. Et lorsqu'il se distingue, notamment en retenant le Coran par cœur à un âge précoce, l'égoïsme de leur attitude ne lui échappe pas :

« Ils lui donnèrent ce titre (de cheikh) par orgueil de leur part et non par gentillesse à son égard » [5].

Indépendamment des conditions particulières, il faut reconnaître que l'époque ignore les exigences de l'âge tendre.

« D'une façon générale nous n'étions pas des enfants gâtés. Je ne me souviens pas d'avoir jamais reçu de jouet de mes parents sauf une fois [6] ... Nous ne connaissions pas ce qu'on appelle aujourd'hui les anniversaires que nos enfants et petits-enfants tiennent tant à fêter et pour lesquels ils demandent friandises, bougies, cadeaux, ainsi que l'envoi de cartons d'invitation. Nous ne parlions pas d'anniversaires, nous ne les connaissions même pas. Nous ne donnions pas — personne ne donnait — à notre vie, à l'histoire

[1] Amīn, *Ḥayātī*, 112.
[2] Ḥakīm, *Siğn*, 109.
[3] Ḥusayn, *Ayyām*, I, 60.
[4] *Op. cit.*, 17.
[5] *Op. cit.*, 37.
[6] Il s'agit d'un petit moulin plutôt rudimentaire.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de notre existence une telle importance. Le seul jour où nous avions une impression de nouveauté était celui de la fête — la grande ou la petite — Nous recevions 5 piastres pour tout cadeau. En ce qui me concerne, je me contentais de jouer avec mes pièces pendant la durée de la fête, puis je les rendais à mes parents, sans les avoir dépensées [1].

2. — Santé, hygiène.

Sur ce chapitre aussi nos chroniqueurs se montrent durs. A. Amīn se rappelle la saleté des rues du Caire qui n'étaient jamais arrosées et où l'on jetait n'importe quoi [2]. Même en 1928, à l'occasion d'un voyage en Turquie il remarque la propreté et le calme des habitants :

« Ce qui a attiré mon attention sur ces deux qualités c'est qu'elles n'existent pas en Egypte. Chez nous on s'occupe peu de propreté et si l'on classait les nations selon ce critère nous ne figurerions pas vers la tête ni même au milieu du peloton. A cet égard en Orient les Libanais et les Syriens nous sont supérieurs. Et de même pour la tranquillité. Notre pays ne la connaît ni au café, ni dans la rue, ni dans le tram, ni dans aucun milieu, pas même à la maison » [3].

La lecture des « Jours » est assez édifiante à cet égard : fortes odeurs qui l'accompagnent de la mosquée à son immeuble; l'escalier de celui-ci est couvert de crasse au point qu'on le croirait fait d'argile [4].

Les familles n'appliquent aucun principe d'hygiène. Personne ne se soucie de la propreté des aliments ou de l'eau, nous dit A. Amīn. Quant à Ṭ. Ḥusayn qui ne boit qu'à la fin du repas, au robinet, où l'eau n'était pas toujours pure, il en gardera une maladie d'estomac chronique dont il ne guérira jamais [5].

En cas de maladie toutes les conditions se trouvent remplies pour que le pire arrive. D'abord la négligence des parents qui ne s'inquiètent pas quand un enfant est malade et tardent à appeler le médecin. C'est ainsi qu'une sœur de Ṭ. Ḥusayn mourra à l'âge de quatre ans et que lui-même perdra la vue.

« Les enfants, dans les villages et bourgades de provinces, sont exposés à ce genre de négligence surtout dans le cas d'une famille nombreuse où la maîtresse de maison a

(1) Ḥakīm, *Siǧn*, 73.
(2) Amīn, *Ḥayātī*, 57.
(3) *Op. cit.*, 211.
(4) Ḥusayn, *Ayyām*, II, 5.
(5) *Op. cit.*, I, 23.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

beaucoup de travail. Les femmes de ces villages et bourgades ont une philosophie criminelle et une science tout aussi coupable. L'enfant se plaint et rarement la mère s'en soucie — car quel est l'enfant qui ne se plaint pas ! — « Dans un jour et une nuit le petit sera rétabli », pense-t-elle. Lorsqu'il lui arrive de s'occuper de son enfant, elle méprise le médecin ou l'ignore et s'en remet à cette science criminelle, celle des femmes et de ceux qui leur ressemblent. C'est ainsi que le jeune garçon a perdu la vue : il a eu de l'ophtalmie, on a négligé de s'occuper de lui pendant plusieurs jours puis on a fait appel au barbier qui l'a soigné de telle sorte qu'il est devenu aveugle. Et c'est également ainsi que cette petite fille a perdu la vie » [1].

Au lieu de s'adresser au médecin, la famille est prête à faire confiance au premier venu : tel visiteur ou visiteuse essaie sur le malade le remède miracle acheté chez l'herboriste du quartier [2]; pour une typhoïde qui terrasse un adolescent de dix-neuf ans, la science des voisines est mise à contribution ainsi que la piété du père qui impose les mains sur le front du malade en récitant des prières [3]. Autant ces traitements sont admis très naturellement par les proches du malade, autant ceux-ci répugnent à prendre l'avis du spécialiste « moderne » et à s'y conformer : un garçon de seize ans souffrant lui aussi de typhoïde est finalement examiné par un médecin mais quand celui-ci ordonne son transport d'urgence à l'hôpital, les parents refusent — et le jeune homme meurt [4]. En réalité lorsqu'un cas critique se présente, l'entourage — et notamment les femmes — place tous ses espoirs dans l'intervention surnaturelle d'un saint vénéré : enfant, T. al-Ḥakīm avait de violents accès de fièvre mystérieuse dont il n'était soulagé que par des compresses salées et vinaigrées jusqu'au jour où sa grand'mère décide de l'emmener faire un vœu sur le tombeau de Sayyidī al-Ṭaršūšī, à Alexandrie et, le vœu prononcé, le mal disparaît [5].

L'autre élément susceptible d'entraîner l'aggravation du mal est l'absence de précautions destinées à éviter la contagion. Aussi bien à la maison [6] qu'au *kuttāb* [7] ou à la mosquée [8], rien n'est fait pour empêcher la propagation des microbes. En un lieu aussi peuplé qu'al-Azhar la visite médicale — sommaire — des

(1) Ḥusayn, *Ayyām*, I, 120.
(2) Amīn, *Ḥayātī*, 38.
(3) *Op. cit.*, 76.
(4) *Op. cit.*, 113. L'hôpital — que l'on appelle «viscères», *ašlā'* — a une sinistre réputation.
(5) Ḥakīm, *Siǧn*, 65-66.
(6) Amīn, *Ḥayātī*, 39.
(7) *Op. cit.*, 43-44.
(8) Cf. *op. cit.*, 30, bassin d'ablutions où l'eau ressert.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

étudiants nouvellement admis ne se déroule qu'une semaine après leur admission. L'étudiant

« passait devant le médecin qui appréciait son état de santé, évaluait son âge (sic) et le vaccinait contre la variole » [1].

Les deux maladies qui exercent le plus de ravages en Egypte, typhoïde et ophtalmie, y sont endémiques. Si A. Amīn a survécu aux atteintes de la typhoïde, son jeune frère y a succombé et le père de T. al-Ḥakīm, après avoir eu une santé de fer toute sa vie, en meurt à l'âge de soixante-dix ans [2]. Fléau redoutable, cette maladie anéantit toute la population adulte de Bārīs, bourgade des Oasis de Ḫārga, lors de l'épidémie de 1912 [3]. L'ophtalmie, elle, a laissé bien des empreintes en Egypte. A Bārīs, encore, elle a provoqué la cécité de bien des hommes qui gagnent leur vie en apportant de l'eau dans les maisons [4]. A al-Azhar tout comme chez lui Ṭ. Ḥusayn vit dans un « coin », à part, mais il est loin d'être seul dans la *zāwiya al-ʿumyān*. D'ailleurs nos autobiographies mentionnent très fréquemment des aveugles : Ṭāha, certes, mais aussi son grand-père [5], une petite camarade du *kuttāb* [6] et on peut y joindre le maître d'école qui ne peut se déplacer seul [7]. L'extrême myopie d'A. Amīn est sans doute à rattacher à la même terrible cause et al-Ḥakīm nous conte comment il a failli perdre un œil. Pourtant sa mère n'avait pas tardé, elle, à le montrer à l'oculiste de Damanhūr, lorsqu'elle s'était aperçue que l'œil de Tawfīq était congestionné :

« L'oculiste diagnostiqua une ophtalmie purulente, disant que l'œil était en danger si l'on ne le traitait pas rapidement et énergiquement, le traitement pouvant être long. Nous habitâmes donc de nouveau Damanhūr. Le médecin me soigna le mieux possible avec les médicaments et collyres qui étaient connus à l'époque... Mais le mal tenait bon. Ma famille s'inquiéta, le médecin ne niait pas que je risquais de ne plus voir de cet œil... Il semble que le désespoir commença à s'emparer de lui et il en vint à conseiller le recours à des remèdes divers, par exemple le barbier vint me saigner. Je me rappelle très bien son nom jusqu'à présent tant a été grande la part qu'il a prise à ma guérison —

[1] Ḥusayn, *Ayyām*, 102.
[2] Cf. *Ḥayātī*, 76, 113; *Siğn*, 201.
[3] Amīn, *Ḥayātī*, 136.
[4] *Op. cit.*, 127.
[5] Ḥusayn, *Ayyām*, I, 26.
[6] *Op. cit.*, I, 54.
[7] *Op. cit.*, I, 37.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

il s'appelait ʿAlī al-Nawwām [1]. Il me posa des sangsues. Mais cela non plus n'eut aucun effet, le mal empira et l'œil continua à suppurer. Le médecin dut convenir que l'œil était perdu, à moins d'un miracle qui se produirait si ma famille pouvait veiller toute la nuit sur mon œil et en nettoyer le pus sans arrêt avec des désinfectants. Alors les miens répartirent entre eux les tours de garde, se soupçonnant mutuellement de ne pouvoir résister à la fatigue et au sommeil. Mais le barbier ʿAlī al-Nawwām se porta soudain volontaire pour veiller seul, toute la nuit, sur mon œil. Et il resta à mon chevet la nuit entière, ne se lassant pas d'asperger mon œil toutes les minutes, remplaçant le coton imbibé d'eau boriquée par un autre plus humide. Je sentais le geste constamment renouvelé de sa main. Au lever du jour le médecin vint et, au premier regard qu'il me lança, son visage s'illumina. Le danger était écarté. Je pourrais guérir » [2].

Si le choléra n'est pas endémique, lui, et frappe moins souvent que les maladies signalées, il a cependant provoqué des coupes sombres dans la population égyptienne. Ses dernières manifestations virulentes ne sont pas si anciennes que nos auteurs n'en gardent un souvenir précis, notamment Ṭāha Ḥusayn :

« L'épidémie avait été terriblement meurtrière, dévastant villes et villages, effaçant des familles entières. Notre maître (au *kuttāb*) avait multiplié amulettes et formules magiques. Ecoles et *kuttāb*-s étaient fermés. Médecins et équipes sanitaires s'étaient répandus dans tout le pays avec leur matériel et leurs tentes où ils isolaient les malades. La panique s'emparait de tous. La vie ne valait pas cher. Dans chaque famille on parlait de ce qui était arrivé aux autres et l'on attendait son tour » [3].

L'auteur a de bonnes raisons de conserver ces tableaux concernant l'épidémie présents à la mémoire : son frère aîné en est mort, à l'âge de dix-huit ans. Etudiant en médecine, il attendait la fin de l'été et des vacances pour regagner Le Caire quand l'épidémie s'est déclarée; par souci de solidarité mais aussi pour s'entraîner, il apporte son concours au médecin venu de la ville pour soigner les nombreux malades. Le 21 août 1902 [4] il meurt, dans des circonstances qui, exceptionnellement, sont minutieusement indiquées. Le jour de sa mort, il avait rassuré sa mère : « Aujourd'hui on n'a compté que vingt cas dans la ville ». Puis il est pris de vomissements. Le soir « il prétendait devant les membres de la famille que manger de

[1] = ʿAlī « le pionceur ». La suite va montrer qu'il existait une autre raison de retenir ce nom.

[2] Ḥakīm, *Siğn*, 121.

[3] Ḥusayn, *Ayyām*, I, 127.

[4] Seule date notée dans le premier tome.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'ail préserve du choléra, il en mangea et convainquit les plus grands de ses frères et sœurs d'en faire autant mais ne put y décider ses parents » [1]. Quelques heures plus tard il expira après avoir beaucoup souffert [2].

3. — Alimentation.

Nos auteurs nous renseignent à peu près uniquement sur les habitudes alimentaires d'un secteur très particulier de la population : les jeunes provinciaux venus étudier au Caire et principalement à al-Azhar. Les anciens Azharites que sont Ṭāha Ḥusayn et Aḥmad Amīn se montrent intarissables sur ce sujet et l'on comprend vite pourquoi. Ṭ. Ḥusayn en évoquant ce qu'il mangeait à l'âge de 13 ans au Caire se demande comment sa santé n'en a pas été gravement détériorée. S'adressant à sa fille il déclare :

« S'il t'était donné d'en manger un tout petit peu et seulement une seule fois, ta mère s'inquiéterait, te ferait prendre un verre d'eau minérale et s'apprêterait à faire venir le médecin » [3].

Le pain (*ğarāya*) qui est donné gratuitement aux étudiants d'al-Azhar contenait paille, cailloux et insectes [4]. Les fèves bouillies et épicées accompagnées de variantes au vinaigre constituent la nourriture de base des Azharites provinciaux (professeurs comme élèves). Dans leurs chambres ils boivent beaucoup de thé après avoir absorbé leur plat unique : le premier verre « éteint le feu des fèves », le second permet d'apprécier le thé et le troisième est réputé ouvrir l'esprit pour la suite des cours [5]. Pour subvenir à leurs besoins alimentaires de la journée, Ṭāha et son jeune cousin disposent chacun de deux pains et d'une piastre. Pour trois *millīm*-s [6] ils déjeunent — ajoutant aux fèves une ou deux petites bottes de poireaux qu'apparemment ils mangent crus — mais dès le matin, avant même les premiers cours de la journée ils se sont précipités sur leurs seules friandises : maïs bouilli et saupoudré de sucre (*balīla*), figues au naturel et raisins secs ou autres douceurs (*harīsa* et *basbūsa*). Lorsqu'ils abusent de ces frivolités, leur piastre

(1) Ḥusayn, *Ayyām*, I, 128.
(2) *Op. cit.*, 134.
(3) *Op. cit.*, 150.
(4) *Op. cit., ibid.*
(5) *Ayyām*, II, 19.
(6) Le *millīm* est « un millième » de livre, donc 1/10 de piastre.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

est trop écornée pour suffire à leur procurer un dîner : quand ils sont en fonds ils utilisent la demi-piastre qui leur reste pour acheter fromage et pâte de sésame sucrée et, dans le cas contraire, ils grignotent leur pain après l'avoir trempé dans du miel ou de la mélasse de canne à sucre — reliquat de provisions emportées de la maison familiale [1].

L'« ordinaire » des étudiants à l'Ecole de droit ne diffère guère de celui des « littéraires » d'al-Azhar. Fèves et fromage s'y retrouvent. Absence de plats cuisinés ici aussi, sauf le vendredi qui, chez les uns et les autres, se distingue des autres jours de la semaine parce qu'on fait la grasse matinée et mange mieux. Tandis qu'al-Ḥakīm rappelle de cocasses préparations de lentilles [2], Ṭ. Ḥusayn explique par le menu ce qu'un tel jour avait de fastueux. D'abord les jeunes gens suivent les conseils d'un Azharite prolongé — il a soixante-dix ans — qui se plaît en leur compagnie et veut les faire profiter de son expérience. C'est sur ses indications et parfois avec son aide qu'ils confectionnent leurs deux repas de fête car ce jour-là ils déjeunent et dînent. Le premier des deux repas comporte d'abord ... des fèves puis des œufs et des biscuits secs — provenant de la maison familiale d'où la mère les a envoyés. Le soir les fèves sont absentes mais les possibilités demeurent limitées : « ou bien des pommes de terre avec une sauce où il y a de la viande, des tomates et des oignons ou bien de la courge avec une sauce où il y a de la viande, des tomates, des oignons et un peu de pois-chiches » [3]. Et n'oublions pas le thé, bu en grande abondance aussi bien à midi que le soir.

4. — Logement.

Ici encore le secteur présenté est limité aux seuls étudiants d'al-Azhar et c'est à Ṭ. Ḥusayn que nous devons les seules informations précises dignes d'être notées. A ce que nous avions relevé précédemment [4] il convient d'ajouter une remarque utile. Selon notre auteur il n'est pas rare que des Azharites logent à vingt dans une seule pièce. Comme le loyer n'excède pas 25 piastres et même descend parfois à 20, on peut dire que les étudiants de l'époque pouvaient se loger au Caire pour une piastre par mois [5]. Cela donne une idée de la pauvreté générale et des faibles

(1) Cf. *Ayyām*, II, 111-113; 116-117.
(2) Ḥakīm, *Sijn*, 35-37.
(3) Ḥusayn, *Ayyām*, II, 48-49.
(4) Cf. *supra*, à propos des « classes sociales ».
(5) Ḥusayn, *Ayyām*, II, 73.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

exigences en matière de calme et de confort chez des jeunes — et des moins jeunes — dont pourtant une grande partie de la journée se passait à lire et à apprendre. Ce n'est qu'à une époque plus récente ou en avançant davantage dans la vie que l'intellectuel recherche des conditions plus favorables à la réflexion ou à la tranquillité d'esprit [1].

L'adulte, dans nos récits, ne s'intéresse pas au cadre dans lequel il vit. En revanche il note l'insolite, qu'il rattache à un lieu commun de l'insolite, quand il voyage. Ainsi A. Amīn, le citadin, à Ḫārga :

« Ses maisons sont semblables aux habitations misérables de la campagne égyptienne : construites d'argile avec charpente en bois de palmier. Certaines des rues sont couvertes de voûtes parfois si basses que l'on est obligé de se baisser et presque de se mettre à genoux pour passer. Quand les hommes et les enfants y circulent de nuit ils se munissent de torches qu'ils allument pour se diriger et se protéger des scorpions » [2].

VIE PUBLIQUE

La religion en constitue un moteur et un élément essentiel. Comment s'en étonner quand la première formation, à « l'école de la maison » — pour reprendre l'expression d'Amīn — lui ménage une place centrale. Deux sur trois de nos auteurs insistent sur cette « odeur de religion » qui imprègne les premières années de leur existence. On les voit noter l'un et l'autre le contrôle tâtillon d'un père pieux qui s'assure que l'enfant connaît ses prières [3]. Les autres modèles ne manquent pas : le grand-père qui marmonne ses prières est le premier maître en pratique religieuse de l'un [4] tandis que l'autre signale que sa mère elle aussi faisait ses prières — donnant ainsi à penser que le fait est exceptionnel [5].

En quittant la cellule familiale chacun découvre une société modelée par les préoccupations de la foi. Pour le petit campagnard qui s'apprête à aller étudier au Caire, la capitale c'est surtout Sayyidnā al-Ḥusayn et al-Sayyida Zaynab, c'est « l'endroit où se trouve al-Azhar ainsi que les tombeaux des saints et des dévots » [6].

[1] Cf. *supra*, p. 376 : constatation d'A. Amīn après son voyage en Turquie.
[2] Amīn, *Ḥayātī*, 127.
[3] Cf. Amīn, *Ḥayātī*, 22-23; Ḥusayn, *Ayyām*, I, 33-35.
[4] Cf. Ḥusayn, *Ayyām*, I, 25.
[5] Cf. Amīn, *Ḥayātī*, 22-23.
[6] Ḥusayn, *Ayyām*, I, 64.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le *qāḍī* qui va prendre son premier poste dans une province lointaine où la vie est pénible n'en croit pas ses oreilles quand le prédicateur, en chaire, dans la mosquée des Wāḥāt de Ḫārga « exhorte les fidèles à renoncer aux choses d'ici-bas et les met en garde contre le voyage en Europe pour y passer l'été » (!). Une telle inconscience a de quoi surprendre certes mais quand on demande au nouveau venu de prononcer sa propre homélie, il n'est guère mieux inspiré en faisant « l'éloge du travail et le blâme de la paresse ». « Un tel propos, pense-t-il, n'a aucune valeur. Ces gens ne s'amélioreront que si l'on améliore leur société » [1].

1. — Situation de la femme. Ségrégation des sexes.

L'enseignement n'est pas fait pour les filles. C'est la conclusion qui s'impose lorsqu'on voit nos auteurs insister sur le caractère exceptionnel de la situation contraire. La mère de T. al-Ḥakīm savait lire alors que « le seul enseignement admis [pour les filles à l'époque] consistait en notions de couture, broderie et coupe chez une *muʿallima*. Il y avait alors à Alexandrie une *muʿallima* étrangère qui avait ouvert une école ou quelque chose de ce genre » [2]. Cette privilégiée avait bénéficié d'un heureux concours de circonstances : son goût pour les histoires l'attacha à la compagnie de son demi-frère, pilote au port, qui était un excellent conteur; celui-ci obtient qu'un cheikh vienne à domicile enseigner à l'enfant Coran et alphabet puis, grâce à son intelligence et à force de volonté, elle se trouve capable de lire n'importe quoi [3]. Privilégiée également, la sœur aînée d'A. Amīn. Bien que leur père fût sévère, il estimait qu'il était aussi nécessaire d'instruire les filles que les garçons et il envoya sa fille à l'école Suyūfiyya, la seule école de filles égyptienne « alors que la majorité des gens pensaient qu'instruire des filles dans les écoles était un crime impardonnable » [4].

Précisément parce que la majorité des femmes sont illettrées et aussi parce qu'elles vivent entre elles, elles sont prêtes à accueillir et à répandre toutes sortes de croyances, à respecter toutes sortes de pratiques sur lesquelles les témoignages vivants abondent. La grand'mère de T. al-Ḥakīm était persuadée que ses fausses-couches n'avaient d'autre cause qu'un génie femelle (*ginniyya*) ayant pris la forme

[1] Amīn, *Ḥayātī*, 129.
[2] Cf. Ḥakīm, *Siǧn*, 22-23.
[3] Cf. Ḥakīm, *Siǧn*, *ibid.*
[4] Amīn, *Ḥayātī*, 194.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'une chatte qu'elle avait eu le malheur de maltraiter [1]. Telle autre est possédée par un esprit soudanais et devra avoir recours au célèbre *zār* pour en être débarrassée : sous la direction de la *kudya* ou *šayḫa al-zār,* des femmes l'entourent, entrent en transes, s'agitent en cadence, tandis que l'encens brûle et que des volailles et un mouton sont égorgés [2]. Comme les vents chauds ou *ḫamāsīn* sont considérés comme maléfiques, toutes les précautions doivent être prises avant le jour de *šamm al-nasīm* — période pendant laquelle ils sont particulièrement violents et redoutables : le samedi on mange des œufs durs dont la coquille a été peinte; les hommes de religion préparent des amulettes (petits morceaux de papier blanc sur lesquels des lettres sont tracées) qu'il faut avaler à jeun pour se protéger des méfaits du vent et notamment de l'ophtalmie; on multiplie les amulettes et talismans variés que doivent porter femmes et enfants; enfin le jour de la fête les femmes se prémunissent contre les démons « en fendant des oignons qu'elles suspendent à l'entrée des maisons, en mangeant des fèves vertes à l'exclusion de toute autre nourriture ce jour-là » [3].

Hommes et femmes n'ont jamais l'occasion de se rencontrer en public. Le mariage est décidé sans que les deux futurs conjoints se soient vus. Le mariage d'A. Amīn n'a pas échappé à la règle bien que, en 1916, les esprits aient considérablement évolué sur ce point. Lui aussi se demandera comment rencontrer la femme de sa vie, comment se passer des intermédiaires, de la marieuse (*ḫāṭiba*). Paradoxalement, alors qu'il a des idées progressistes, il indispose les parents de la future ... parce qu'il porte un turban!

> « L'enturbanné est à leurs yeux un homme religieux, or qui dit religieux dit rigoriste, peu évolué, rétrograde, près de ses sous et autres idées déplaisantes du même genre » [4].

Son mariage sera tout à fait traditionnel : il offre une dot de cent livres sterling dans une jolie boîte et donne quatre mois à la famille de la fiancée pour confectionner le trousseau. Il ne parlera plus de sa femme par la suite. Pourtant, ayant exercé le métier de juge pendant quatre ans, il nous assure n'avoir retiré d'autre profit de ce passage dans la magistrature que « l'étude sociale pratique des familles égyptiennes » car 80 % des affaires dont il a eu à connaître sont relatives aux

(1) Cf. Ḥakīm, *Siğn,* 18.
(2) Cf. Amīn, *Ḥayātī,* 41.
(3) Ḥusayn, *Ayyām,* I, 111.
(4) Amīn, *Ḥayātī,* 167.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pensions alimentaires demandées par les femmes répudiées ou au retour au domicile conjugal demandé par les hommes, bref

« Je ne voyais que familles démolies et, de famille heureuse, point » [1].

Quand on a affaire à une société où les deux sexes sont ainsi séparés, il est difficile de lui faire admettre ou comprendre un type différent de rapports. Ce problème insoluble se pose aux écrivains égyptiens :

« Parfois adapter équivalait presque à réécrire surtout en ces temps passés où nous écrivions, avant la chute du voile. Il nous fallait, dans notre société où le voile régnait, modifier les relations sociales existant entre les deux sexes dans la société où le voile était inconnu. Quand nous voulions adapter une pièce où un homme et une femme se rencontraient il nous fallait trouver la quadrature du cercle. Comment placer face à face sur scène à cette époque-là un homme et une femme qui ne fussent pas parents par le sang ? Il était impossible de permettre à Mme Y de se montrer visage découvert à M.X. Alors nous nous ingéniions à imaginer toutes sortes de subterfuges : Mme Y était la cousine paternelle de M.X. à moins que celui-ci ne fût son cousin maternel, et ainsi de suite. Les hommes et femmes de pièces de l'époque étaient tous parents » [2].

Le corollaire du rigorisme intraitable des mœurs de cette époque contraint les jeunes gens à chercher des palliatifs à l'absence de femme. Les étudiants d'al-Azhar se plaisent dans la compagnie d'un original assez âgé qui les régale d'histoires salaces qui leur permettent de se défouler et de ne pas succomber à la dissipation dont, paraît-il, tant d'autres sont victimes [3]. Un autre quinquagénaire remplit à peu près la même fonction en leur détaillant ses relations amoureuses avec son épouse et avec d'autres femmes [4]. L'homosexualité est répandue dans ces milieux dévots et l'on brocarde allégrement tel cheikh qui a son favori [5].

Vue sous cet angle, la classique querelle des Anciens et des Modernes, chère aux critiques littéraires arabes, acquiert une actualité inattendue. Rappelons-nous : les Anciens ce sont les amoureux platoniques — type Maǧnūn — qui n'eussent touché leur Belle pour rien au monde, les Modernes ce sont les érotiques comme

[1] Amīn, *Ḥayātī,* 188.
[2] Ḥakīm, *Siǧn,* 220.
[3] Ḥusayn, *Ayyām,* II, 46 sqq.
[4] Ḥusayn, *Ayyām,* II, 57-58.
[5] *Op. cit.,* 132.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Abū Nuwās que les éphèbes intéressaient. Appelons les premiers « conservateurs » et les seconds « modernistes » :

« Les conservateurs étaient bien obligés d'inventer de toutes pièces leur idéal amoureux car la vie les empêchait de rencontrer des belles. Mais les modernistes avaient plus de chance. Ils pouvaient rencontrer dans l'enceinte d'al-Azhar où à l'extérieur des jeunes gens aux jolis minois et trouver pour leurs poèmes d'amour des objets qui ne devaient rien à l'imagination mais que la vie leur présentait » [1].

2. — Les distractions.

C'est certainement dans ce domaine que l'évolution des mœurs a le plus frappé ces « témoins de leur temps ». Aux passe-temps traditionnels, souvent gratuits, a succédé une gamme de distractions, toujours coûteuses, apportées par la civilisation moderne.

Les premiers nous sont communiqués à partir de souvenirs remontant à la prime enfance. En quelques pages devenues classiques Ṭ. Ḥusayn campe le conteur populaire (*al-šāʿir*) et son public [2] tandis que A. Amīn se souvient du rhapsode ambulant qui chantait l'éloge du Prophète en s'accompagnant d'un tambourin [3] et du théâtre d'ombres qui plantait sa tente à la porte du quartier et où il allait assister aux aventures de *Qarahgūz* (Karagueuse) une ou deux fois l'an — ce qui lui coûtait une demi-piastre [4].

Les adultes, autrefois, avaient des plaisirs aussi simples. Ils aimaient surtout se réunir chez l'un d'entre eux le soir. C'est le *samar* où tous les genres de conversation trouvent place — de la lecture du Coran faite par un spécialiste à la belle voix jusqu'aux calembours et anecdotes, des controverses de *fiqh* aux contes populaires — [5]. Cette habitude de la veillée entre amis compte parmi les meilleurs moments de la vie :

« Son père et les amis de celui-ci étaient passionnément friands d'histoires. Après la prière du coucher du soleil ils se réunissaient chez l'un d'entre eux qui

[1] Ḥusayn, *Ayyām*, III, 31.

[2] *Op. cit.*, I, 5 sqq.

[3] Amīn, *Ḥayātī*, 31.

[4] Cf. *op. cit.*, 22. Ce prix n'est pas négligeable puisque pour la même somme on pouvait acheter cinq œufs, si l'on applique le barême indiqué *ibid.*

[5] Amīn, *Ḥayātī*, 35 et Ḥakīm, *Siǧn*, 22, où il est dit que les contes des 1001 nuits sont lus en famille et *Siǧn*, 88, où l'on voit la mère, alitée, lire des romans populaires de chevalerie à toute la famille rassemblée autour d'elle.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

leur lisait des récits de raids et de conquêtes, d'autres concernant ʿAntar et Baybars[1], des histoires de prophètes, d'ermites et de saints, des recueils d'homélies et des livres de *fiqh* »[2].

A cela s'ajoutaient d'autres réunions privées autour de chanteurs et d'orchestres amateurs — tambourin, luth, cithare[3]. Mais il existait également des occasions de participer à des manifestations publiques, de profiter avec tout un village, un quartier ou une ville, d'une liesse populaire dont nos auteurs soulignent la vigueur et le pittoresque. Il s'agit en l'occurrence des *mawlid*-s qui célèbrent un anniversaire important pour la communauté musulmane. On nous décrit celui qui commémore la naissance du Prophète, en Haute-Egypte : un cortège se forme avec à sa tête un jeune étudiant d'al-Azhar, calife d'un jour, de neuf vêtu, à cheval; chacun attend son arrivée avec impatience et lorsqu'il passe on tire des coups de feu, on brûle de l'encens, les femmes poussent des you-you, tout le monde chante la louange du Prophète[4]. Le *mawlid* de Sayyidī Ibrāhīm al-Dasūqī est évoqué avec encore plus de détails : le « calife » est entouré d'oriflammes et drapeaux variés, de grosses caisses et flûtes de tous calibres et de voitures, semblables aux chars du carnaval[5], tirées par toutes les bêtes de trait existant en Egypte; l'on remarquera en particulier que chacun de ces chars représente une corporation définie et porte des échantillons de ceux qui y appartiennent et de leur outillage : forgerons avec soufflet et enclume, menuisiers, maçons, etc...[6].

Les divertissements modernes ne sont pas tous essentiellement différents de ce que la tradition pouvait offrir dans ce domaine. N'est-ce pas le plaisir du *samar* qui amène quelques amis, en 1914, à se retrouver dans un café de la place de ʿAbdīn? Et pourtant l'établissement est d'un type très nouveau et ceux qui s'y rencontrent — magistrats notamment — ont des goûts et des préoccupations tout à fait différents de ce que nous avons déjà vu. Ce sont des intellectuels qui ne parlent plus de *ḥadīṯ* ou de *fiqh*, mais d'histoire, de géographie, de sciences naturelles, de physique, de chimie, ils ont délaissé l'*adab* des anciens pour la littérature

[1] Héros de « romans » populaires de chevalerie.

[2] Ḥusayn, I, 24-25.

[3] Cf. Amīn, *Ḥayātī*, 36.

[4] Ḥusayn, *Ayyām*, I, 70.

[5] Le mot est d'ailleurs employé par l'auteur.

[6] Ḥakīm, *Siǧn*, 84-85.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

européenne et c'est justement un homme dont la formation est traditionnelle qui nous dit combien une telle « table est appétissante et variée » [1].

Il est aussi des cas où l'on aurait tort de voir des distractions d'un genre inusité alors que c'est seulement la contradiction entre la nature de ces distractions et la personnalité de ceux qui s'y livrent qui attire l'attention. En ce début de siècle — comme à d'autres époques sans doute — l'on voit assez mal un « homme de science » fréquenter certains lieux. Une coïncidence cocasse veut que deux de nos auteurs évoquent cette incongruité à propos du même établissement et dans des termes si vagues qu'il nous est impossible de savoir exactement à quoi celui-ci ressemble. L'un des maîtres de Ṭ. Ḥusayn à al-Azhar, brillant mais superficiel « était connu comme moderniste non pas en matière scientifique mais dans son comportement ... La nuit venue, il sortait avec des compagnons, et allait là où il ne convenait pas que se rendent les *ʿulamā'*, y écoutait un genre de chant qu'il ne convenait pas que les *ʿulamā'* écoutent, s'y adonnait à des jouissances auxquelles il ne convenait pas que des hommes de religion s'adonnent. On parlait de « Mille et une nuits » » [2]. La localisation est plus précise chez A. Amīn mais ce lieu de perdition se définit assez mal :

« Deux ou trois fois je pris mon courage à deux mains et, surmontant ma timidité, j'allai dans une salle (*ṣālah*) du nom de « Mille et une nuits », à l'Azbakiyyah, écouter une chanteuse appelée Sitt Tawḥīdah. Je m'y rendis en cachette car si l'on y était vu et que l'Ecole [3] vînt à le savoir, on risquait réprimande et sanction » [4].

Convenons que de tels textes ne sauraient nous convaincre du caractère nouveau ou ancien du cadre ou de l'ambiance des faits évoqués; tout au plus y relèvera-t-on l'apparition chez les plus sages — ou réputés tels — du désir de connaître de nouvelles sensations. Avec al-Ḥakīm nous saisissons mieux les deux versants du spectacle : le traditionnel et l'importé. Il nous rappelle la rue Muḥammad ʿAlī et ses boutiques où les impresarios (*miṭayyibātiyya*) des almées tenaient leur quartier général pour répondre aux demandes d'éventuels clients et organiser

[1] Cf. Amīn, *Ḥayātī*, 148; cf. aussi *op. cit.*, 99, l'évocation émue des discussions tonifiantes et enrichissantes auxquelles participent des jeunes gens de tous les horizons chez Muṣṭafā ʿAbd al-Rāziq.

[2] Ḥusayn, *Ayyām*, II, 135.

[3] L'Ecole de la magistrature, où l'auteur est étudiant à partir de 1907.

[4] Amīn, *Ḥayātī*, 99-100.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

une noce; il évoque, par la même occasion, le grand chanteur de l'époque, Sī ʿAbduh (al-Ḥammūlī) qui fournit précisément les troupes (*tuḫūt*) de ces chanteuses, musiciennes et danseuses dont l'emploi du temps était très chargé car, au-dessus d'un certain niveau de fortune les particuliers désirant fêter un événement familial se devaient de faire appel à elles [1].

Les spectacles importés? C'est d'abord le théâtre. L'entrée de la troupe de Salāma Ḥiǧāzī — ou d'un de ses émules — dans la petite ville de Dassūq rappelle *Le Capitaine Fracasse* ou une parade de cirque : la représentation de *Šuhadā' al-ġarām* est précédée du montage des tréteaux, d'un défilé des acteurs en costume de scène et perruques blondes au milieu d'un grand concours de badauds (les femmes, de derrière leurs fenêtres ne perdant rien de la scène); le soir les notables et fonctionnaires, accompagnés de leurs enfants, tiennent à voir la pièce [2]. Shakespeare figure souvent au répertoire de cette troupe puisque *Othello* est joué au Caire. Ce qui nous est dit de l'adaptation scénique des *Aventures de Télémaque* donne l'impression d'une pièce à grand spectacle [3].

En musique aussi l'on se met à s'inspirer de l'Europe. Comme les premières pièces de théâtre jouées en Egypte comportaient une importante partie musicale — et pas seulement en accompagnement — notre dramaturge en herbe doit aussi y pourvoir avant de proposer ses pièces à la scène :

« Parfois je les mettais en musique moi-même en m'inspirant des airs de cette musique funèbre qu'exécutait la troupe Ḥasab Allāh [4] devant les cercueils des victimes de manifestations. Je devais apprendre par la suite que ces mélodies étaient à l'origine des marches de Chopin et de Wagner mais Ḥasab Allāh — que Dieu lui pardonne — les avait complètement transformées, en tirant quelque chose qui eût fait éclater de rire Chopin et son collègue Wagner s'ils les avaient entendues. Il faut dire que la troupe de Ḥasab Allāh, telle que nous la voyions dans les enterrements, se composait d'au moins dix personnes dont seules trois travaillaient vraiment tandis que les sept autres ne jouaient rien : tout leur travail consistait à tenir en mains des instruments à vent bouchés ou en bois peint pour faire croire aux gens qu'ils étaient musiciens; ces musiciens figurants étaient là pour faire nombre » [5].

[1] Cf. Ḥakīm, *Siǧn*, 93-100.

[2] Cf. *op. cit.*, 85-86.

[3] Cf. *op. cit.*, 104-105.

[4] Il n'y a pas très longtemps on donnait ce nom aux orphéons accueillant des personnalités ou des visiteurs en diverses circonstances. Aujourd'hui ce nom appliqué à une formation de musiciens a une valeur péjorative.

[5] *Op. cit.*, 159-160.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

La grande ville seule pouvait permettre de découvrir le cinéma en ces temps anciens. Al-Ḥakīm vient à Alexandrie passer le certificat d'études. En descendant du train il doit se rendre chez son oncle mais il y parviendra avec trois heures de retard :

« Quand, débarquant dans les rues de cette grande ville, je vis la foule se presser devant le cinématographe [1], je perdis la tête. Cette salle s'appelait « le Cosmographe américain » (sic). Il était environ trois heures et les gens se préparaient pour la séance de l'après-midi. Les affiches multicolores accrochaient l'œil. C'était l'une des mystérieuses aventures du célèbre et dangereux voleur Zigomar. Je vous demande un peu comment, venant de ma cambrousse, j'aurais pu résister. Satan me poussait à entrer et regarder... Je m'approchai du guichet, portant ma valise avec peine.

« — As-tu un bon de chocolat Poulain ? » me demanda-t-on. Je ne compris pas ce que cela signifiait. Alors un marchand s'approcha et me proposa un petit coupon valant une demi-piastre qui avait été enlevé à l'emballage d'une tablette de chocolat de ce nom qui donnait droit à une place de seconde (sic) à tarif réduit. Je l'achetai, pris une place qui me coûta une piastre et demie et assistai à la projection. Quel régal ! » [2].

2. — Le mysticisme.

Voilà un secteur de la vie sociale qui manifeste une permanence durable, pas seulement à la campagne, mais surtout à la campagne. Les premiers souvenirs de Ṭ. Ḥusayn permettent de l'établir :

« Les habitants du village aimaient le soufisme et organisaient des séances de *ḏikr* » [3].

Le fameux poème *al-Burda,* dont l'importance pour les mystiques est bien connue, est fredonné par le maître du *kuttāb* que deux de ses grands élèves accompagnent [4] Il s'agit d'une disposition générale, si répandue et si profondément ancrée dans les esprits et dans les mœurs que notre auteur lui consacre un chapitre entier. On peut même parler d'un soufisme de masse. Le terrain est très favorable aussi voit-on deux confréries se partager la petite ville et essayer de se prendre mutuellement des adeptes dans les villages des alentours. Le cheikh de la confrérie en place vient souvent visiter ses fidèles : ceux-ci l'entourent, participent aux réunions

[1] Transcrit du français.
[2] Ḥakīm, *Siğn,* 125.
[3] Ḥusayn, *Ayyām,* I, 27.
[4] *Op. cit.,* 32.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de *ḏikr* qu'il organise [1] mais aussi le logent et le nourrissent, lui et ses compagnons. Le maître de la maison où a été hébergée la compagnie de dévots est généreux, certes, mais pas naïf :

« Après le départ du cheikh le lendemain, quand la famille se mit à évoquer son passage et ce qui s'était passé au cours de la séance de *ḏikr* et d'incantations, le maître de maison eut un tel rire que le jeune garçon acquit la certitude que la foi que son père avait en ce cheikh n'était exempte ni de doute ni de mépris. Parfaitement ! Ni de doute ni de mépris. En effet la convoitise de l'homme et son avarice étaient trop évidentes pour tromper quiconque avait tant soit peu de plomb dans la cervelle » [2].

Alors pourquoi cet attachement à une cause spirituelle qui apparaît avec une telle évidence exploitée à des fins matérielles ?

« C'était un mal nécessaire. On en avait pris l'habitude et cela correspondait à un désir profond chez les gens ... Les gens de la campagne, vieux et jeunes, enfants et femmes, avaient une mentalité particulière faite de naïveté, de mysticisme, et d'inconscience et due pour l'essentiel à l'influence des *ṣūfi*-s » [3].

Le désir de se sentir écouté et protégé par Dieu pousse ces gens simples à croire que tel « saint » qu'ils vénèrent de son vivant sera leur intercesseur après sa mort :

« On en dit beaucoup de bien longtemps après sa mort et l'on assurait avec conviction qu'au moment d'être enseveli il avait dit d'une voix que tous les participants aux obsèques avaient entendue : « Seigneur, fais que ma tombe soit bénie ! » et l'on prétendait avoir vu en rêve la situation exceptionnelle de cet homme auprès de Dieu et les félicités incomparables dont il jouissait au Paradis » [4].

Incultes, intimidés par une « science » qu'ils jalousent peut-être, ces campagnards sont parfois séduits par ceux qui sont aussi ignorants qu'eux mais osent faire fi de toute connaissance non immédiate de Dieu, tel ce tailleur à l'avarice notoire :

« Il était lié à un grand cheikh *ṣūfi* et méprisait en bloc tous les savants en religion parce qu'ils tiraient leur science des livres et non des cheikhs. Or, selon lui, la vraie science

[1] *Op. cit.*, 88-92.
[2] *Op. cit.*, I, 93.
[3] *Op. cit.*, I, 93-94; 96.
[4] *Op. cit.*, I, 84.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

était la science infuse qui vous tombait dans le cœur à partir de Dieu, sans qu'il fût besoin de livre et même sans qu'il fût besoin du tout de lire ou d'écrire » [1].

Mais, aux antipodes de ce type de *ṣūfī*, existe le mystique savant que l'on trouvera plutôt en ville. A Alexandrie où il a été nommé professeur, A. Amīn se souvient d'avoir rencontré un homme remarquable :

« Il était très pieux, mystique même, adepte de la *naqšabandiyya*, confrérie qui n'a pas de rites particuliers ni de pratiques qui la signalent à l'attention. Lorsqu'un Naqšabandī prononce le nom de Dieu il le prononce dans son cœur, non avec la langue. Le premier cours chez eux consiste à dessiner le nom de Dieu à l'aide de lumière sur le cœur, à lever la langue vers la voûte du palais pour l'empêcher de remuer. Je n'ai su que cet homme était mystique que longtemps après avoir fait sa connaissance » [2].

L'ENSEIGNEMENT

Nous ne nous attarderons pas ici sur la présentation souvent critique de l'enseignement traditionnel. D'une part c'est l'aspect le mieux connu de deux de nos autobiographies. D'autre part nous voulons insister ici sur les incidences sociales des différents types d'enseignement. Contentons-nous d'indiquer, pour mémoire, les griefs faits au *kuttāb :* saleté de la classe, brutalité du maître, pédagogie inepte reposant sur la répétition mécanique de mots et de phrases jamais expliqués [3]. La situation à al-Azhar se trouve encore aggravée du fait que les mêmes méthodes sont employées avec des adolescents dont on ne satisfait jamais la curiosité et chez qui tout esprit critique est farouchement combattu; le caractère ingrat, desséchant et parfois révoltant de l'étude ainsi conçue est souvent mis en évidence [4]. Chaque fois qu'on peut échapper à l'engrenage — au niveau de l'école primaire [5] ou à celui de l'Université [6] — on éprouve donc un soulagement parfaitement compréhensible et l'on a l'impression de découvrir un monde nouveau.

[1] Ḥusayn, *Ayyām,* I, 84-85.

[2] Amīn, *Ḥayātī,* 76.

[3] Cf. *op. cit.,* 42-46; Ḥusayn, *Ayyām,* I, *passim.*

[4] Cf. *op. cit.,* 60-70 et Ḥusayn, *Ayyām,* II, *passim.*

[5] Cf. *op. cit.,* 48.

[6] Cf. *op. cit.,* 101 et Ḥusayn, *Ayyām,* III, 55.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Et pourtant nombreux sont les étudiants qui fréquentent al-Azhar, parfois sans succès, durant de longues années :

« Les études à al-Azhar étaient dures, ennuyeuses et longues. Ne les accomplissait que celui qui était doué d'une patience inlassable, d'une résistance à toute épreuve. Beaucoup commençaient leurs études mais peu les terminaient. Ce qui était un fleuve au départ devenait canal à l'arrivée. L'étudiant passait ainsi une vingtaine d'années de sa vie et, au bout du compte, ne réussissait pas toujours » [1].

Disons que la moyenne du temps mis par un Azharite pour passer son diplôme est de douze ans [2]. Cette persévérance n'est pas inutile dans la mesure où, malgré les méthodes utilisées, on sort de là maîtrisant l'arabe. Nos deux auteurs en sont l'illustration la plus évidente (Aḥmad Amīn a pu passer un concours de recrutement de professeur de lettres, à la sortie d'al-Azhar [3]). D'autres débouchés existent également, plus ou moins prestigieux suivant qu'on a ou non fait des études brillantes : tel qui s'est découragé en chemin trouve cependant le moyen de se faire embaucher dans une école privée (il enseigne l'arabe chez les Frères) ou comme correcteur à l'Imprimerie Nationale [4]. Tel autre, au contraire, a pu aller jusqu'au bout et trouve sa récompense dans un poste de juge au tribunal [5]. De toute évidence la campagne égyptienne est peuplée de gens qui ont échoué dans leurs études à al-Azhar et qui, pourtant, après leur retour à la vie active, continuent à s'occuper de religion :

« A la mosquée ... le cheikh ʿAṭiyya — un de ces commerçants qui avaient étudié pendant des années à al-Azhar puis étaient revenus dans leur province pour s'occuper de la vie matérielle sans négliger la vie spirituelle — réunissait les gens après la prière du *ʿaṣr* de temps en temps, prononçait des sermons à leur intention, leur apprenait le *fiqh* et parfois leur récitait des *ḥadīṯ*-s » [6].

Al-Azhar, l'université médiévale, joue donc encore un rôle dans la vie sociale moderne, sa trace est nettement perceptible dans les idées et dans les comportements. Aussi l'ancien élève Ṭāha, qui n'a jamais mâché ses mots en la critiquant, s'emploie également, de loin en loin, à en souligner les qualités. Par exemple elle

[1] Amīn, *Ḥayātī*, 16.
[2] Cf. Ḥusayn, *Ayyām*, II, 183; III, 8.
[3] Cf. Amīn, *Ḥayātī*, 68.
[4] Cf. Ḥusayn, *Ayyām*, III, 17.
[5] Cf. *op. cit.*, III, 30.
[6] *Op. cit.*, II, 126.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dispense un enseignement gratuit et il ne s'en aperçoit qu'au moment où l'université moderne, elle, exige des étudiants qu'ils acquittent un droit d'inscription :

« Il paraissait étrange à ces jeunes gens de devoir payer — fût-ce une somme modique — pour acquérir la science. En effet c'était nouveau pour eux, ils étaient [même] habitués à recevoir quelques pains chaque jour en tant qu'étudiants d'al-Azhar » [1].

En outre la plus grande liberté est laissée aux étudiants de suivre les cours qu'ils désirent avec le professeur de leur choix [2]. De la même façon n'importe qui peut enseigner à al-Azhar, y avoir sa colonne, même s'il n'est pas diplômé, dans la mesure où il a des élèves [3]. Aucune contrainte n'existe non plus quant aux dates de début [4] et de fin des cours : témoin, le frère du narrateur qui passe tout un été au Caire à travailler [5]. Enfin les étudiants ont toute latitude d'interrompre le maître et de lui manifester leur désaccord sans risquer d'autre sanction que quelques insultes [6].

Certes il y a des cas où cette atmosphère de liberté est perturbée par divers actes d'autorité. Le Palais, par deux fois, révoque un cheikh d'al-Azhar [7]. Le grand cheikh d'al-Azhar interdit à un enseignant (le cheikh Marṣafī) d'utiliser un certain livre (le *Kāmil* d'al-Mubarrad) dans ses cours [8]. Mais chaque fois ces actes d'autorité amènent des réactions de la part des étudiants et même d'un public beaucoup plus large puisque la presse s'en mêle [9]. En réalité l'établissement traditionnel bouge, Muḥammad ʿAbduh est passé par là.

Malgré les apparences il n'y a donc pas coupure entre l'enseignement de type traditionnel et l'enseignement moderne. La soif de connaissances, le besoin de découvrir de nouveaux horizons, l'amour de la liberté, se manifestaient largement à al-Azhar; une nouvelle pédagogie qui fait ses preuves dans d'autres établissements va s'attacher à les satisfaire. Ainsi l'organisation de l'Ecole de la magistrature, bien qu'elle conserve plus d'un trait médiéval, constitue l'une des pépinières où se forme une génération qui sera mieux armée, plus exigeante. Fortement

[1] Ḥusayn, *Ayyām*, III, 10.
[2] Cf. *op. cit.*, II, 133, sqq.
[3] Cf. *op. cit.*, II, 118.
[4] Cf. *op. cit.*, II, 71.
[5] Cf. *op. cit.*, II, 119.
[6] Cf. *op. cit.*, II, chap. 17 et notamment pp. 137-138.
[7] Cf. *op. cit.*, III, 145-146 (c'est le « *šayḫ al-imām* » Muḥ. ʿAbduh) et II, 151-153.
[8] Cf. *op. cit.*, II, 171.
[9] Cf. *ibid.*

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

influencés par la personnalité et l'œuvre du *šayḫ al-imām,* les professeurs ne se contentent pas d'adopter les méthodes pédagogiques apprises en Europe. Ils mesurent la dimension nationale et sociale de leur métier. Tel d'entre eux, scientifique ayant étudié en France (à l'Ecole Normale de St-Cloud) multiplie les travaux pratiques et habitue les étudiants à prendre des notes pendant qu'il parle, mais il ne peut demeurer enfermé dans les limites de sa spécialité :

« Il sortait très souvent du cadre de son cours pour critiquer notre méthode d'enseignement et notre manière de vivre, effectuant dans tout cela des comparaisons entre l'Egypte et la France. Il pensait que parler de ces choses était plus utile que de parler de physique ou de chimie. Ces sciences étaient comme le pain sec qui, pour être avalé, doit être agrémenté de beurre et de confiture » [1].

Il est sans doute excessif de prétendre que les sciences et techniques modernes sont hors de portée pour les esprits formés aux disciplines classiques. Un souvenir bien précis est là pour le montrer : le jeune Ṭāha apprendra la psalmodie du Coran grâce aux leçons que lui donne ... un ingénieur des Ponts et Chaussées :

« Comment pouvait-on à la fois porter tarbouche et parler français et d'autre part retenir le Coran par cœur selon les différentes « lectures » — 7, 10, et 14 — ? L'inspecteur répondit :

— J'ai été Azharite et très avancé dans l'étude des sciences religieuses puis j'ai bifurqué pour suivre l'enseignement des écoles [laïques] et j'ai été formé à l'Ecole des Arts et Métiers.

— Récitez-nous quelque chose.

L'homme se déchaussa, s'assit en tailleur et psalmodia la sourate *Hūd* de telle façon qu'ils pensèrent ne jamais rien avoir entendu de plus beau auparavant » [2].

Dans le même ordre d'idées il faudrait peut-être revoir la conception que l'on se fait des conflits d'opinions de l'époque. On a tendance à se les représenter passionnés, durs, fanatiques. La réalité, telle qu'elle se dégage de nos textes, apparaît bien différente. Ṭ. Ḥusayn relate ces interminables discussions mi-sérieuses, mi-moqueuses, qui sont le pain quotidien de ses condisciples : jamais le débat d'idées ne tourne mal, n'aboutit à la rupture définitive, à l'anathème haineux. Cette longanimité doublée d'un solide sens de l'humour franchit les murs des « turnes » azharites et se répand dans une société où la pluralité des avis devient

[1] Amīn, *Ḥayātī,* 95. — [2] Ḥusayn, *Ayyām,* I, 114.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

rapidement un fait avec lequel il faut compter. Rappelons les discussions du vendredi soir, chez ʿAlī ʿAbd al-Rāziq, qui permettaient aux jeunes de toutes tendances, quelle que fût leur formation, de confronter leurs points de vue, d'analyser contradictoirement mais ensemble les grands problèmes de l'heure [1].

Notre panorama doit s'achever sur cette constatation capitale : malgré les contradictions qui s'y font jour, la société que nous avons vu vivre n'ignore pas la tolérance. Celle-ci se manifeste même quand on ne l'attendrait pas. Ainsi le jeune Azharite partisan inconditionnel du cheikh Muḥammad ʿAbduh ne traite pas par le mépris les « savants » ancienne manière de son village lorsqu'il y revient en vacances, il ne les pourfend pas non plus à l'aide d'arguments que des années de casuistique lui ont permis de mettre au point, il s'assied en leur compagnie et tente de les convaincre. Ses interlocuteurs, s'ils condamnent le grand réformateur et ses idées, s'ils jugent le jeune homme contaminé par cette épidémie pernicieuse qui de ce fait menace le village, n'en viennent pas moins lui apporter la contradiction. Il n'est pas jusqu'au père du jeune « moderniste » qui ne se sente en contradiction avec lui-même : il résiste à cette nouvelle vision de la foi mais il admire beaucoup son fils [2].

De leur côté les intellectuels de haute volée, ceux qui font assaut de dialectique dans les cercles de la capitale, respectent eux aussi le devoir de tolérance.

« Les sujets des conversations que j'avais avec mes condisciples [3] passèrent des choses du théâtre à des controverses intellectuelles et philosophiques. Mais cette tendance à philosopher ne touchait pas au domaine des croyances et de la métaphysique. Elle se satisfaisait entièrement des seuls problèmes sentimentaux. Rien à ce moment-là n'ébranlait nos convictions ou ne nous portait à croire qu'il existait une façon de penser susceptible de faire douter de la religion. Bien sûr nous entendions parler de l'existence d'un certain Šiblī Šumayyil qui parlait de Darwin, de l'évolution et de l'origine des espèces, qui disait que l'homme descend du singe et qui niait l'existence de Dieu. Mais la société de l'époque était étonnamment patiente et tolérante peut-être parce qu'elle avait confiance en la force de sa foi. On savait que Šiblī Šumayyil était athée, qu'il ne s'en cachait pas et même s'en vantait. Personne ne faisait autre chose qu'en sourire, s'en moquer et le cribler de sarcasmes ... Cette tolérance ironique empêchait le croyant de croire que l'athéisme était quelque chose de sérieux » [4].

[1] Cf. *supra*, p. 388, note 1, Amīn, *Ḥayātī*, 99.

[2] Cf. Ḥusayn, *Ayyām*, II, 127.

[3] Il s'agit du début du 2e cycle de l'enseignement secondaire.

[4] Ḥakīm, *Siǧn*, 149-150.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

* * *

Epoque de transition. Société en mutation. La lecture de nos trois auteurs permet de composer un tableau assez cohérent. Les coins d'ombre sont certes nombreux, comme on pouvait s'y attendre. Il est des catégories professionnelles qui ne sont pas mentionnées du tout — surtout certaines de celles qui sont apparues avec le développement de l'industrialisation — et à ce propos il faut signaler que le mot *ʿāmil* signifie ici « artisan » et non « ouvrier ». D'autres métiers sont simplement évoqués en passant. Les précisions chiffrées, quand elles existent, ne peuvent faire illusion et d'ailleurs le montant d'un salaire ou le prix d'un objet ne peuvent être appréciés indépendamment de la connaissance d'autres éléments, tels que le cours de la monnaie ou certains points de repère permettant d'évaluer le coût de la vie. Du moins le contexte nous aide-t-il à comprendre la signification générale (bien-être ou misère) de tels chiffres.

A l'inverse, la plus grande partie des récits est consacrée à des domaines privilégiés (les idées, l'enseignement, les spectacles) et à des périodes jugées prioritaires (l'enfance, l'adolescence, les études, les débuts professionnels). L'impression prévaut chez les trois auteurs que ce qui mérite vraiment d'être retenu et donc raconté remonte à une époque héroïque : celle où leur personnalité s'est forgée, dans les privations, au prix d'une étude ingrate ici, malgré une exploitation éhontée de la capacité créatrice, là. Une idée non formulée se trouve en filigrane de ces œuvres : dans ses incertitudes comme dans sa détermination, le destin individuel est la représentation, en réduction, du devenir collectif. De là le sentiment — exprimé ou non — de la représentativité du témoignage dont l'entreprise autobiographique a résulté. De là, aussi, l'intérêt exceptionnel de ces témoignages où l'on passe sans hiatus du particulier au général, du souvenir personnel à la page d'histoire, de l'anecdote à la tranche de vie sociale.

Enfin nos témoins, en bons intellectuels bourgeois, jettent un coup d'œil sur le réel mais s'intéressent surtout aux idées, aux problèmes de culture et de civilisation. Ils ne sont pas vraiment tentés par la réflexion sociale telle qu'elle est menée aujourd'hui : rien sur les rapports du pouvoir et de l'argent; si l'on excepte le secteur de l'enseignement on est incapable de se faire une idée sur les rapports entre l'autorité administrative ou gouvernementale et les citoyens; le monde de la ville et celui de la campagne sont considérés indépendamment l'un de l'autre,

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

sauf sur le point mineur mais considérablement grossi par Ṭ. Ḥusayn qui concerne la religiosité paysanne et ses réactions aux idées réformistes venues de la cité; enfin et surtout la longueur des périodes couvertes est purement théorique car, à quelques exceptions près, l'évolution de la société n'est guère perceptible, l'attention s'est fixée et figée sur les débuts.

Il n'en reste pas moins que ces témoignages sont aussi utiles qu'agréables à lire. Le ton est plus ou moins direct mais toujours crédible, les détails concrets ne manquent pas, et, commentés ou non, permettent de suggérer une atmosphère. Nos écrivains ont su nous faire voir la situation générale de leur pays sans complaisance, mais avec optimisme.

AnIsl 15 (1976), p. 359-398 Charles Vial
Panorama de la société égyptienne d'après trois autobiographies.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net